

Zeitschrift:	Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques
Herausgeber:	Revue de Théologie et de Philosophie
Band:	13 (1880)
Artikel:	Les fruits de l'intellectualisme en religion
Autor:	Verax
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-379265

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 15.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LES

FRUITS DE L'INTELLECTUALISME EN RELIGION

On parle assez fréquemment du mouvement théologique bien marqué qui s'accentue de jour en jour dans les pays de langue anglaise, soit dans l'ancien monde, soit en Amérique. Rien ne peut mieux indiquer la portée de cette crise aiguë que le point de vue d'un ouvrage récent et l'impression qu'il a produite. Ce livre a pour titre : *La religion surnaturelle : examen de la réalité de la révélation divine*¹.

Le titre est amphibologique : a-t-on devant soi un ami ou un adversaire du surnaturel ? C'est ce qu'on ne voit pas au premier abord. L'ouvrage est construit tout à fait à l'anglaise : on se trouve en présence d'un grand déploiement d'érudition qui doit être nécessairement de troisième ou de quatrième main. On flaire presque la compilation, sans bien savoir à quoi tout cela doit aboutir.

Nous avons une première partie qui traite, en six chapitres, de tout ce qui se rapporte au problème du surnaturel a priori. Puis cette partie philosophique terminée, on se trouve en présence de cinq nouvelles parties exclusivement historiques : on croirait avoir en main un ouvrage traitant fort longuement de toutes les questions se rapportant à une introduction aux livres du Nouveau Testament. C'est ici que l'auteur se donne carrière : il parcourt en divers sens tout le vaste champ de la cri-

¹ *Supernatural religion : an Inquiry into the reality of divine Revelation.*
In three volumes. 6^e édition, London, Longmans, Green and C°, 1879.;

tique sacrée. La seconde partie traite des synoptiques, la troisième du quatrième évangile, la quatrième des *Actes des apôtres*; la cinquième des *épîtres* et de l'*Apocalypse*; la sixième, enfin, en six chapitres, de la résurrection et de l'ascension. Ces cinq parties devraient évidemment être la subdivision d'une seconde grande partie abordant le problème historique, après avoir traité du point de vue philosophique dans la première partie. Cet arbitraire dans la distribution du travail n'est pas sans importance. Toute division, sous peine d'être défective, doit être fournie par la nature même du sujet qu'on doit traiter. Une division si arbitraire est manifestement suspecte : elle indique que le sujet a été mal compris, qu'on ne s'est pas rendu bien compte de l'idée mère dont tout le reste ne doit être qu'un épanouissement, un développement.

Il y a pourtant une idée mère, mais singulièrement étroite, plate, peu féconde et en arrière de plusieurs siècles. « Le christianisme se donne comme la révélation divine de vérités que l'intelligence humaine n'aurait pas découvertes à elle seule. » Tout est là ! Quelles peuvent bien être ces vérités ? Sont-elles homogènes à notre intelligence ? répondent-elles aux besoins de notre cœur et de notre conscience ? Peu importe ! La question ne se pose même pas. Est-il bien établi que l'Evangile se donne lui-même comme une révélation éminemment intellectuelle ? Ces divers problèmes préalables, dont la portée est décisive, ne paraissent pas même subsister pour l'auteur. Il juge purement et simplement sur la simple étiquette, sur la marque de fabrique ; jamais l'idée ne lui viendrait d'examiner directement si ce qu'on lui offre est bon ou mauvais. A quelle fin, du reste ? Ce qui viendrait immédiatement de Dieu et serait certifié par des miracles éclatants pourrait-il être mauvais ? Tout revient donc uniquement à savoir si les lettres de créance miraculeuses qu'on présente en faveur des vérités surnaturelles sont bien en règle. Et voilà notre auteur qui se met à passer en revue tout ce qui a été dit sur les miracles, pour ou contre, afin de porter ensuite son verdict. Ah ! vous prétendez que ces vérités surnaturelles, constituant le christianisme, ont pour garantie les miracles ; voyons

donc s'il en est réellement ainsi, s'il s'est passé en leur faveur de ces miracles éclatants, décisifs, évidents, qui ne laissent plus la liberté de croire, mais imposent la foi. Et voilà l'Evangile mis en demeure de se légitimer au moyen de ces preuves convaincantes qui seules déterminent la réponse d'une cour ou d'un jury en une cause civile ou criminelle. De religion, de morale, il n'en est pas un instant question. L'auteur ne paraît pas soupçonner que, dans le domaine religieux et moral, on fait usage d'autres preuves, d'autres démonstrations, d'autres évidences, pour parler son langage, que dans les questions de droit et de jurisprudence. Ce point de vue formel et formaliste s'étale avec tant de naïveté et de complaisance que nous ne serions nullement étonné d'apprendre que l'auteur, dont nous ignorons le nom, est quelque respectable légiste retiré des affaires, quelque avocat de Temple-Bar. Il faut, en effet, avoir été élevé dans le papier timbré et avoir passé toute sa vie à faire souvent prévaloir les formes légales du droit sur l'équité qu'elles sont censées garantir, tandis qu'elles la trahissent si aisément, pour poursuivre pendant trois mortels volumes la question de procédure, d'authenticité, de légitimation externe et matérielle, sans aborder jamais la question de vérité. Il y a longtemps que nous n'avions vu s'afficher avec tant d'assurance la prétention de trancher les questions religieuses les plus brûlantes tout en demeurant, d'un bout à l'autre, complètement en dehors du terrain religieux que jamais on n'aborde même de loin. L'auteur aurait raison, mais complètement raison sous tous les rapports, qu'il n'aurait pas même posé la question qu'il s'imagine avoir tranchée. Il resterait toujours à lui demander : Qu'est-ce que cela prouve ? Il n'y a même pas moyen de prendre l'affaire au tragique : l'auteur est tellement en dehors de la question qu'il raisonne et conclut comme un éloquent et verbeux personnage de Molière : *et voilà comment votre fille est devenue muette !*

L'argumentation n'est pas seulement fausse d'un bout à l'autre, elle est d'un archaïsme vraiment merveilleux. L'auteur, qui doit se tenir pour un esprit très avancé, ne s'aperçoit pas qu'il est en toutes ces matières singulièrement arriéré. Sa

montre s'est arrêtée en plein XVIII^e siècle. On croirait entendre un vieux déiste anglais croisant le fer avec la froide et morte orthodoxie de l'époque battant en retraite, un épigone des vieilles luttes, antérieures au triomphe du rationalisme, entre les supranaturalistes de l'ancienne école de Tubingue et les philosophes déistes. L'auteur a compulsé tous les ouvrages traitant de la critique de nos évangiles, mais il ne soupçonne pas un instant les conséquences qu'ils ont eues. La question n'a point marché : elle est demeurée ce qu'elle était au premier jour. Les fragments de Wolfenbüttel, la théorie du mythe de Strauss, la nouvelle école de Tubingue, rien de cela n'existe pour notre honnête écrivain, vrai Nathanaël du formalisme anglais. La question est toujours de savoir si le christianisme se légitime par de ces signes du ciel, grossiers, matériels, sans réplique, que les pharisiens et le peuple s'obstinaient à réclamer de Jésus comme preuve de sa mission et qu'il s'obstinait à leur refuser avec tout autant de persistance. Toute la question religieuse est jouée sur la planche mesquine et étroite, mince et courte du surnaturel : si cette planche de sapin infléchit un instant, tout est perdu sans retour : vous voilà précipités jusqu'au fond des abîmes et cela sans espoir de revoir la lumière du jour.

Et cependant, il faut bien le dire, cet ouvrage qui est complètement manqué d'un bout à l'autre pour quiconque connaît le premier mot des questions qu'il croit traiter, ce livre a eu un grand succès. Voilà ce que c'est que de savoir arriver à temps et de raisonner non pas *ad veritatem*, comme font les rêveurs qui devancent leur siècle, mais *ad hominem*, comme savent faire les hommes pratiques qui ne vont jamais se perdre dans les nuages. Il nous semble entendre notre auteur se disant *in petto* : Ah ! vous voulez des miracles, rien que des miracles, mes chers compatriotes, pour garantir la vérité du christianisme, de ces vérités intellectuelles révélées, eh bien, voyons si votre preuve favorite, seule bonne, à votre sens comme au mien, peut être administrée. Et après avoir ainsi pris ses compatriotes au mot, notre anonyme, par de longs considérants que le lecteur exercé devinera sans peine, con-

clut à une faillite générale. Et ses compatriotes abasourdis achètent à l'envi les trois gros volumes ! En moins de douze mois le livre en est à sa sixième édition. C'est en vain que quelques esprits sensés font remarquer que toute cette érudition ne prouve rien, que bien loin d'être résolus, les vrais problèmes décisifs ne sont pas même abordés, Américains et Anglais se donnent la main pour acheter à qui mieux mieux. Heureux éditeur, heureux auteur, braves lecteurs ! Tout le monde fait admirablement son devoir. L'ami de la vérité, lui, n'a qu'à suivre modestement le char de triomphe en méditant de son mieux une parole profonde et vive de Vinet : « Les grandes questions ont de nos jours le sort des premiers chrétiens : on les livre aux bêtes ! » Celles des premiers siècles étaient du moins païennes ! Mais qu'après bientôt dix-neuf siècles de christianisme les questions se posent encore ainsi, on a vraiment de la peine à le croire, même quand les faits vous crèvent les yeux. Il est impossible d'imaginer un combat accepté de part et d'autre dans des conditions plus absurdes, car, il ne faut pas l'oublier, le terrain sur lequel s'est placé l'auteur de *la Religion surnaturelle* est accepté sans conteste par l'immense majorité du public religieux en Angleterre comme en Amérique. C'est même cette erreur commune à l'auteur et à son public qui fait la grande force, la seule force de cet ouvrage, qui ailleurs serait tombé dans l'eau paralysé par un criant anachronisme, comme l'œuvre d'un vrai revenant. Et voilà à quoi l'on aboutit lorsque, oubliant que le surnaturel, qui a été jusqu'ici le trait *commun* de toutes les religions, leur condition *sine qua non*, entièrement négative, ne saurait être en aucune façon le trait caractéristique, distinctif, essentiel et dominant de l'Evangile. On voudrait espérer que les Anglais, sentant éclater en leurs mains leur arme favorite, cette apologétique, purement externe et formaliste, qu'ils ont apprise de Paley et de tant d'autres, sauront enfin recourir à la démonstration d'esprit et de puissance, seule faite pour convaincre aujourd'hui ceux qui, sans perdre leur temps à examiner longuement la valeur des preuves externes pour ou contre le christianisme, consentiront à entrer directement en contact avec lui pour voir ce qu'il dit.

à leur cœur et à leur conscience. Mais, avant d'en venir là, il convient de renoncer à l'erreur fondamentale : il faut cesser de voir dans le christianisme un catalogue de dogmes, de vérités intellectuelles, garanties par des miracles éclatants et parlant aux yeux, pour le prendre pour ce qu'il veut être, une force divine, appelée à renouveler le cœur. Si orthodoxe qu'on soit d'ailleurs, il faut débuter par se convertir de l'autoritarisme, de l'intellectualisme, du formalisme au spiritualisme pur et simple. Aussi longtemps qu'on demeure un autoritaire naïf, substituant l'autorité extérieure de la Bible à celle de l'Eglise, les miracles authentiques des Ecritures aux miracles apocryphes de la légende, on demeure sur le terrain du catholicisme, c'est-à-dire qu'on est condamné comme lui à se voir abandonné par les hommes intelligents qui ne sauraient se résigner à abdiquer devant la superstition et le parti pris.

C'est une maladie, celle-là, dont on ne souffre pas seulement en Amérique et en Angleterre. Si, parmi nous, on pouvait faire un recensement, je ne dis pas des simples chrétiens, mais même des théologiens, qui l'emporteraient des disciples de Pascal et de Vinet ou de ceux d'Ostervald ? Je le sais, on dira, en théorie, que la foi c'est Dieu sensible au cœur ; qu'il y a, dans l'Evangile, assez de lumière pour ceux qui veulent croire et assez de ténèbres pour éloigner ceux qui ne veulent pas croire. Mais on invoque ces idées vraies non pas en faveur de la foi proprement dite, mais en faveur de la créance, pour suppléer à ce qu'ont d'inévitablement défectueux des arguments du genre de ceux qu'invoque notre auteur anglais. La mystique chrétienne est sans cesse appelée non pas à remplacer l'intellectualisme, comme il conviendrait, mais à remplir à tout propos les lacunes de l'intellectualisme, qu'on traite toujours comme une chaîne serrée d'arguments solides, sans s'apercevoir que cette prétendue chaîne de diamant ne tient à rien et n'aboutit à rien. Tous les arguments déclarés sans valeur par notre auteur seraient proclamés excellents que nous ne serions pas plus avancés pour cela. Ce serait le cas de se rappeler alors le mot de Pascal : « La foi est différente de la preuve. L'une est humaine, l'autre est un don de Dieu. Qu'il y a loin

de la connaissance de Dieu à l'aimer! » On ne saurait avoir une position solide en plaçant ainsi ses pieds sur deux terrains fort différents de niveau et de valeur. On n'y gagne que d'avoir les inconvénients des deux méthodes sans s'assurer les avantages d'aucune. Le moment semble passé chez nous de faire toucher au doigt ces inconséquences. A coup sûr, celui qui entreprendrait de battre le supranaturalisme rationnel par ses propres armes ne ferait pas en un an six éditions de trois gros volumes : son travail, bien loin de produire sensation, risquerait de passer inaperçu. C'est que la crise aiguë est passée chez nous, tandis qu'elle ne fait que commencer en Angleterre. Ce n'est pas à dire que notre position soit meilleure pour cela. Si nous ne sommes pas morts, nous sommes encore moins vivants. Notre position est un peu celle d'un malade atteint d'une maladie incurable avec laquelle il doit s'accoutumer à vivre de son mieux jusqu'à la fin. Tout l'art du médecin consiste à laisser ignorer au malade les progrès lents, mais sûrs, du mal. Cela s'appelle soutenir le moral des gens, ou, dans le cas actuel, viser à la pratique, à l'édification. Il ne manque pas, parmi nous, de ces empiriques zélés qui s'imaginent avoir fait merveille dès qu'ils ont réussi à maintenir de leur mieux la conspiration du silence. Chut ! chut ! s'écrient-ils, dès que quelque imprudent veut abandonner le terrain ancien et se placer franchement sur le nouveau. Pendant qu'on s'évertue à cacher au bon peuple ce qui se passe, alors qu'il faudrait l'engager à regarder virilement le mal en face, celui-ci ne perd pas une minute. Un malaise incontestable avertit les esprits avisés que les chrétiens évangéliques ont quelque chose à cacher, comme une plaie délicate qu'ils n'osent pas faire voir au médecin. Quoi d'étonnant que les hommes sérieux se tiennent prudemment à l'écart de prétendus représentants de la foi qui montrent si peu de foi en eux-mêmes ? Les Eglises tendent à devenir toujours plus les asiles du parti pris, bientôt de la superstition. Craignant de parler haut et clair, de peur d'effaroucher le reste qui s'en va mourir, on se prive journallement du précieux concours des hommes éclairés et énergiques qui pourraient apporter un sang plus jeune dans des corps d'où la vie normale

se retire. Pour peu que ce régime dure encore, nous glisserons peu à peu vers ce terrible état d'esprit déjà annoncé par l'œil prévoyant de Rothe. « Il y a déjà des années que l'un de nos théologiens les plus respectables, Tholuck, a donné un exemple qu'on devrait se hâter de suivre en foule. C'est notre plus strict devoir de rectifier les idées des non-théologiens qui s'imaginent naïvement qu'il faut être incrédule pour ne pas considérer la Bible du même œil que l'ont fait jadis nos pères. Il importe de leur faire comprendre que la critique historique, bien loin d'être une invention de l'incrédulité ou du rationalisme hostile à la révélation divine, est une exigence à laquelle l'Eglise évangélique ne pourra, sous aucun prétexte, se soustraire en bonne conscience aussi longtemps qu'elle demeurera fidèle à son principe. Bien qu'elle ne mette pas le moins du monde en danger la foi en Jésus-Christ, elle arrive certainement à des résultats divers, qui doivent effrayer ceux qui ne connaissent pas d'autre manière de considérer la Bible que celle qu'ils ont apprise de l'ancienne dogmatique. Laisser ignorer aux laïques cet état de la question et les difficultés réelles auxquelles vient se heurter une critique sans préjugés, surtout quand il s'agit de l'Ancien Testament, et même aussi souvent du Nouveau, serait avant tout un manque de droiture et de charité impardonnable, et, de plus, une imprudence manifeste. Voici, en effet, ce qui ne manquerait pas d'arriver. *Le nombre de ceux qui ont des doutes à l'endroit de la Bible étant incalculable, une complète défiance finirait par s'établir au sujet de sa crédibilité. On se déciderait à la laisser de côté, comme un livre n'offrant nulle part un fondement solide.* C'est le désir de contribuer, pour ma faible part, à prévenir ce danger, qui m'a mis la plume à la main. Puisse ce modeste avertissement recevoir un bon accueil ; tout froid qu'il est, il procède cependant d'un cœur chaud; c'est la parole d'un homme, s'il en fût jamais, qui s'incline de bonne foi devant la Bible, pleinement assuré de posséder en elle un sanctuaire dans lequel il adore, en disant de tout son cœur avec le patriarche : *Certes, l'Éternel est en ce lieu-ci... C'est ici la maison de Dieu et c'est ici la porte des cieux.* »

Rien n'indique que l'invitation de Rothe soit à la veille d'être entendue. Et, franchement, l'accueil qui est fait aux hommes qui veulent éclairer le peuple chrétien n'est pas de nature à leur procurer de nombreux émules. Il est naturel après tout que ceux qui crient sans cesse : *Paix ! paix !* là où il n'y a point de paix, ou qui même se gardent d'élever la voix sur les vraies questions théologiques, reçoivent un meilleur accueil que les esprits inquiets et inquiétants qui, si on voulait leur prêter l'oreille, ne cesseraient de troubler tous les matins le repos de la chrétienté. Il est si consolant de penser que, dans notre siècle de chemins de fer ou tout change avec une rapidité effrayante, les questions théologiques doivent au moins être considérées comme à tout jamais résolues ! La religion peut ainsi devenir une liturgie cérémonielle ou dogmatique, à laquelle on consacre six quarts d'heure par dimanche en moyenne, sans que l'intelligence risque jamais d'être détournée de la poursuite des graves intérêts terrestres qui l'absorbent. Le moment des crises salutaires paraît donc passé sans retour : c'est tout doucement, sans choc ni sans heurt, que nous descendrions les divers degrés de l'échelle, jusqu'à ce qu'on finisse par s'apercevoir de l'abîme infranchissable séparant la majorité des membres des Eglises du petit nombre des penseurs qui n'auront pas perdu la mauvaise habitude de se rendre compte de leur foi, si tant est qu'il continue à s'en trouver encore pour poursuivre la tâche ingrate de faire voir des gens ne se servant de leurs yeux que pour ne pas voir. Il se pourrait qu'après tout les hommes sages, qui auront amené cet état des esprits, en fussent singulièrement effrayés un jour. L'histoire de l'Eglise est là pour le montrer : ceux qui ont l'intelligence des questions assument une bien grande responsabilité en sacrifiant la vérité à l'illusion et à la fiction qu'il est si aisément de présenter comme l'opinion la plus pieuse. Moins que jamais l'Eglise peut espérer reprendre sa mission historique en repoussant les hommes sérieux disposés à s'occuper de religion, tandis qu'elle persisterait à ménager les esprits inquiets qui la compromettent encore plus par leur étroitesse et leur parti pris qu'ils ne la recommandent par leurs bonnes œuvres.

Mais c'est trop insister sur un sujet peu gai. Nous préférions, en finissant, signaler les perspectives plus heureuses qui semblent s'ouvrir en Angleterre. Si comme chez nous le grossier supranaturalisme est encore l'opinion régnante dans les rangs du peuple, des hommes distingués ont rompu et rompent jour-nellement le charme. Si la majorité du public a été effrayée en voyant le christianisme ainsi battu en brèche par les engins mêmes qu'elle tient pour les seuls bons, on saura répondre à l'auteur de la *Religion surnaturelle* en se plaçant sur un terrain tout autre que le sien. Le développement théologique est déjà suffisamment avancé en terre anglaise pour qu'il se trouve des hommes comprenant qu'on a le droit de croire à l'Evangile, avant d'avoir pris parti dans les savantes querelles des archéologues, des philologues et des érudits de tout genre. Il est heureux que cette publication ait eu un grand retentissement. La foi précaire du public aura été ébranlée à salut. En voyant ce qu'a de fallacieux la preuve externe encore si populaire, on est forcément amené à commencer par le bon bout. « La vérité a ses preuves en elle-même, et quand nous nous munissons de preuves extérieures pour croire cette vérité, c'est dans le fond comme si nous allumions une chandelle pour voir le soleil. La nécessité morale est plus forte que la nécessité logique, et les membres du syllogisme le plus régulier se tiennent moins étroitement que des sentiments qui ne font que se continuer les uns les autres. Le cœur est un organe de connaissance aussi bien que chacun de nos sens ; et dans bien des matières la raison ne peut travailler que sur les données qu'il lui fournit. Il ne faut faire abstraction de rien de ce dont l'homme se compose. Il faut apporter, il faut jeter dans la discussion ses craintes et ses espérances, ses joies et ses douleurs, sa vie extérieure et sa vie intérieure, l'esprit et l'âme, l'homme du temps et l'homme de l'éternité. C'est ainsi, c'est-à-dire complets, vivants et personnels, que de telles questions veulent nous trouver : autrement elles se joueront de nos efforts et se riront de nos certitudes.

» Pascal n'est pas devenu chrétien comme tout le monde ; il a, sinon le premier, du moins le premier d'une manière ex-

presse, appelé au conseil, sur la grande question de la vérité du christianisme, les facultés morales dépossédées de leur droit de suffrage au profit des facultés intellectuelles ; il a fait revenir à l'homme tout entier le jugement de cette grande question ; il a, du fond de notre nature, évoqué de nouveaux témoins qu'on ne faisait point connaître ; il a prétendu que leur témoignage, si négligé, suffisait pleinement à chacun de nous pour soi-même et qu'en définitive il n'y avait point de véritable lumière, de convictions utiles pour qui ne les avait point entendus.

» Pascal suppose, ou plutôt il prétend qu'en nous examinant nous-mêmes et en examinant le contenu de l'Evangile, avec notre conscience, nous ne pouvons manquer d'arriver à croire, le Saint-Esprit y mettant la main. Mais, pour lui, croire est inséparable de comprendre ; croire, c'est comprendre avec le cœur, avec un nouveau cœur dont le Saint-Esprit nous pourvoit. Le Saint-Esprit, non l'Eglise, voilà l'autorité.

» On ne devient réellement chrétien qu'en tant qu'on finit du moins par où il eût fallu commencer. Il faut que, pour chacun, le moment arrive où sa foi ne sera plus fondée sur la sagesse de l'homme, mais sur la puissance de Dieu, et où elle se sépare sans regret des arguments dont elle s'est d'abord contentée, comme un conquérant qui, assuré de sa conquête, congédie sans crainte, aux rives d'où il est parti, les navires qui l'ont amené au port.

» C'est cette foi que l'apôtre caractérise en disant qu'elle est fondée sur la puissance de Dieu, parce qu'en effet ce n'est par aucun moyen ordinaire dont nous puissions nous rendre compte, mais par la puissance de Dieu que se consomme cette évidence. La vérité vient à nous toute seule : elle n'allègue aucun témoignage étranger ; elle n'invoque aucune autorité que la sienne : elle se montre et nous croyons en elle, comme nous croyons à la lumière du jour, comme nous croyons à nous-mêmes. Ceci d'ailleurs n'a rien de mystique et d'inconcevable que son principe ; le fait est tout ensemble surnaturel et naturel. La vérité doit faire cette impression sur un cœur qui l'aime d'avance, et qui, quand elle s'offre à lui, ne fait que la

reconnaitre. Elle doit avoir pour lui une évidence dont ne peut se faire aucune idée celui à qui elle se présente aussi, mais qui tout simplement n'a pas des yeux pour la voir. Et il en est d'elle comme de ces moitiés d'âmes qui, suivant la pensée d'un ancien sage, cherchent leur autre moitié dans la vie, la reconnaissent à peine rencontrée, et s'unissent à elle aussitôt reconnue, de manière qu'on ne les distingue plus l'une de l'autre. La vérité peut bien n'avoir pas produit tout d'abord cet effet, même sur les âmes les mieux disposées ; mais lorsqu'on sent les contradictions de la nature conciliées, toutes ses énigmes résolues, tous ses discords apaisés ; lorsque la vérité est miraculeusement rétablie dans l'âme, comment ne pas appeler vérité ce qui a produit ce miracle ? comment se nier à soi-même la réalité des rapports qu'on a formés ? comment douter de ce qu'on sent et blasphémer ce qu'on aime ? » (*Esprit d'Alexandre Vinet*, vol. I, pag. 340-346.)

Voilà des ondes pures dans lesquelles on éprouve toujours un nouveau plaisir à aller se retremper pour secouer la poussière des bibliothèques et des in-folios. C'est là tout un côté de la question entièrement méconnu par notre savant auteur et dont il ne soupçonne pas même l'existence. Il prétend tout juger du dehors, trancher la question religieuse sans même la poser, en restant étranger à toute préoccupation religieuse. A tout propos on se sent pressé de lui crier avec Vinet : « Entrez et vous verrez de dedans ce qu'on ne peut voir de dehors ; pratiquez le christianisme et vous le connaîtrez. » A ces objurgations notre auteur croit avoir une réponse sans réplique : avant d'essayer du christianisme, il veut qu'on lui en prouve la vérité par raison démonstrative. Or il ne peut être satisfait à cette exigence, car la religion est une affaire pratique qui ne se prouve pas comme un théorème de géométrie. La prétention de l'auteur est de trancher la question religieuse par un problème préalable d'apologétique. Et quelle apologétique ? La moins homogène à la nature du christianisme qu'on puisse imaginer. Vinet dit quelque part : « Il est des problèmes au fond desquels le philosophe doit descendre, non comme philosophe, mais comme homme, avec toute sa raison sans doute, mais

aussi avec toute sa conscience, toute sa sensibilité et même toute son imagination. » Les philosophes et les économistes sont tombés souvent dans une même faute, qui fait bien voir que, dans l'atelier de la pensée, une division extrême du travail a ses inconvénients. L'économiste a dit : Je cherche comment la richesse se produit et comment elle se distribue; rangez-vous et laissez-moi passer; qu'un autre s'occupe du reste : or ce reste, c'est la morale, la civilisation et le bonheur. Le philosophe vient et dit : Je ne suis pas un homme moi, mais un esprit; je m'attache aux idées; qu'un autre s'occupe du reste; or ce reste, c'est la vérité; car la vérité, en certaines matières, est un fait et une vie, ou n'est rien. Or, je récuse cet économiste sur le sujet du bonheur, car il n'en a cure, et ce philosophe sur le sujet de la vérité vivante, car il n'a souci que de la vérité abstraite. » Notre écrivain anglais est avant tout un érudit faisant le tour de tous ces problèmes archéologiques qu'on traite dans les cours d'introduction au Nouveau Testament. Rien d'étonnant qu'il ne réussisse pas à trouver au milieu de ces fourrés d'épines la vérité religieuse qui jamais ne les hante. C'est en homme complet et non en spécialiste dans une branche quelconque, en honnête homme, comme on disait au XVII^e siècle, qu'il importe d'aborder le problème religieux. Voilà des siècles que l'Evangile se maintient et se propage en dépit des théologies défectueuses, des apologies risquées qui ne cessent de le compromettre. Pourquoi? C'est que, malgré tous les efforts d'imprudents amis, il trouve le chemin des cœurs parce qu'il répond aux besoins des cœurs. Voilà la vraie question, la question préalable, à la portée des savants et des ignorants. On n'aura raison du christianisme que quand on aura trouvé quelque chose qui réponde mieux aux besoins si divers de l'homme complet. Or rien n'indique que la raison humaine soit à la veille de faire cette découverte décisive. On prétend supplanter le christianisme et on ne sait présenter aux hommes qu'un idéal de tout point inférieur à celui qu'il a fait briller à nos yeux! Voilà pourquoi l'Evangile de Jésus-Christ a de grandes chances de demeurer la boussole des esprits religieux ; les at-

taques acharnées des adversaires sont tout aussi impuissantes que les apologies d'amis souvent si inconsidérées.

Ce n'est pas à dire que les questions scientifiques soient sans valeur et sans portée. Chacun sait ce que la religion a souffert de la part d'une théologie défectueuse, aventureuse, fausse. Il n'est donc pas superflu que l'intellectualisme se soit étalé en Angleterre en trois gros volumes, avec une complaisance et une naïveté sur lesquelles on ne pouvait plus compter, semble-t-il, de nos jours. C'est là du rationalisme, je ne dirai pas irréligieux, mais non religieux, du rationalisme vulgaire et plat, éminemment irrationnel. Quand finira-t-on par comprendre en Angleterre et ailleurs que ce rationalisme-là est un aveugle, un intrus qui doit être éconduit du sanctuaire comme un profane ? Il est peut-être encore plus funeste quand il dépose en faveur d'une orthodoxie inintelligente que lorsqu'il conclut contre le christianisme, comme dans le cas actuel. Car enfin, il faut bien le reconnaître, le public religieux anglais s'est lui-même chargé de fournir les verges qui ont servi à le fustiger jusqu'au sang. A bon entendeur salut !

VERAX.
